auteurs grecs cités dans les *Commentaires*. Notons aussi les Annexes v et vi qui nous fournissent l'intégralité du texte grec de la préface et de la postface des *Commentaires* (28–293), avec la traduction française de cette dernière (Annexe vii).

Les remarques précédentes disent assez l'utilité de cet ouvrage pour les chercheurs, et même pour les amateurs éclairés, trop souvent rebutés par l'énormité des folios que les grandes bibliothèques mettent (parcimonieusement) à leur disposition. Car ils tiendront avec cette riche étude des *Commentaires* de Budé un véritable fil d'Ariane pour pénétrer et cheminer sans se perdre dans l'immense forêt budéenne qui ne dispense guère de clairières. En l'abordant, comme il l'a fait, sous de nombreux angles d'approche, l'auteur de ce beau livre a ouvert lui-même de nombreuses pistes de recherche susceptibles de prolonger l'étude de l'une des œuvres maîtresses de ce coryphée de l'humanisme français et de l'hellénisme dans la première moitié du xvi^e siècle.

JEAN-CLAUDE MARGOLIN, CESR-Université de Tours

Pernette du Guillet

***Rymes* (1545)**

Édition critique par Elise Rajchenbach. Textes Littéraires Français 583,
Genève : Droz, 2006. 296 p.

Il faut se réjouir de voir paraître une nouvelle édition des poèmes de Pernette du Guillet dans cette précieuse collection des « Textes Littéraires Français » qui offre aux chercheurs et aux curieux tant d'œuvres à découvrir ou à redécouvrir. Publiées à Lyon chez Jean de Tournes par les soins d'Antoine du Moulin en 1545 (peu après le décès de Pernette, morte à vingt-cinq ans environ), rééditées en 1546–1547 et en 1552, *Les Rymes de Gentile et Vertueuse Dame Pernette du Guillet* entrèrent assez vite au purgatoire des œuvres oubliées, d'où elles ne ressortirent, sans grand éclat, qu'au xix^e siècle, avant d'être attentivement relues et commentées au xx^e siècle : Verdun-L. Saulnier, qui a su « redécouvrir » Scève et les poètes de l'école lyonnaise, a consacré à Pernette en 1944 une fort pénétrante étude, puis un article en 1970, et les *Rymes* ont été justement appréciées par Albert-Marie Schmidt, qui leur a offert une place de choix dans sa belle Anthologie des *Poètes du xvi^e siècle* en 1953 ; elles ont fait l'objet d'une édition critique due à Victor-E. Graham (Droz-Minard, 1968), et Françoise Charpentier les a publiées en compagnie des *Œuvres* de Louise Labé (Poésie / Gallimard, 1983) pour la première fois avec une orthographe, une graphie, et une ponctuation modernisées : voici qui devait permettre à des lecteurs, rebutés

par les difficultés que présentent les textes du xvi^e siècle, de goûter plus aisément le charme de cette poésie à la fois discrète et malicieuse, qui a longtemps souffert de son prestigieux voisinage ; en effet, à côté de *Délie*, le superbe Canzoniere de Scève qui lui porte l'ombrage de passer pour son indépassable modèle, et semble réserver à l'amie le rôle d'une modeste écolière entièrement soumise à la leçon magistrale, mais aussi à côté de l'écriture ardente de Louise Labé, la nouvelle Sappho, la poésie de la jeune Pernette a d'abord paru n'apporter à la parole hautaine de Scève qu'un écho assourdi, le « responsif » d'une élève quelque peu immature...

Ces dernières années, fort heureusement, la poétesse — je reprends volontiers le terme forgé au xvi^e siècle par Hélisenne de Crenne, et repris par François Billon — a bénéficié de nouvelles lectures, comme en témoignent de nombreuses études récentes ; Elise Rajchenbach propose à son tour une édition critique des *Rymes*, conforme à l'original de 1545 (complétée par les pièces introduites en 1552), copieusement annotée, précédée d'une importante introduction et d'une bibliographie, et suivie de diverses annexes.

Dans sa préface (9–84), E. Rajchenbach expose d'abord la situation privilégiée de Lyon à la Renaissance, le contexte culturel, et notamment les liens de la capitale des Gaules avec l'Italie et avec les grands écrivains italiens, le célèbre trio Dante, Boccace, Pétrarque ; puis elle s'attache à « l'émergence du féminin à Lyon » dans les années 1530–1550, dans cette ville où se manifeste en effet, on le sait, outre une intense activité littéraire et éditoriale, une importante production féminine, comme le montrera notamment, dix ans après la publication des *Rymes*, l'édition des œuvres de Louise Labé, la dame lyonnaise qui sut si bien « montrer signe d'amante ». E. Rajchenbach porte ensuite attention à la « venue à l'écriture » de Pernette, et au cas singulier que présente cette poésie tournée vers Scève, prise « dans un mouvement dialogique entre un *tu* et un *je*, où le *tu* entraîne le *je*, où le *je* se trouve défini par le *tu* » (28) ; c'est alors l'occasion de s'intéresser aux relations qui se nouent entre « l'escolière et le maistre », et à la qualité de la voix poétique de Pernette, une voix « qui demeure soumise » (apparemment, selon moi) « à la voix d'autorité » (32). L'éditrice examine ensuite ce qu'elle appelle, en s'appuyant sur les travaux de Perrine Galand-Hallyn, « la poétique de la silve » (38) : les *Rymes* sont présentées comme « le fruit d'une improvisation où de courtes pièces naissent des accidents du quotidien », où agit le principe de fragmentation, avant la mise en ordre des « brouillons » (des brouillons) par l'éditeur Antoine du Moulin.

Les pages consacrées aux rapports intertextuels et à l'adaptation des modèles valent par leur précision : l'éditrice examine successivement le modèle pétrarquiste, la tradition marotique, l'ancrage néo-platonicien, et elle prête attention

au « dialogue fêlé » (63) qui permet à Pernette de s'écarter de la figure délienne. S'attachant à « l'élaboration d'une voix poétique », elle rappelle les nouveaux rapports qui s'instituent entre la Dame et l'Amant, et les revendications féminines qui s'expriment avec vivacité, tandis que « l'instauration d'un nouvel échange poétique » (74) se caractérise par l'affirmation d'un « bon vouloir » où s'affiche la volonté d'indépendance. Ayant tenté de montrer dans *La Quenouille et la Lyre* à quel point la poésie de Pernette, se refusant au jeu de miroirs, faisait entendre une parole — insolente parfois ! — qui n'est à coup sûr point celle d'Echo, et qui mérite une relecture attentive, je souscris évidemment pour l'essentiel à cette analyse, qui met heureusement l'accent à son tour sur la recherche d'un « échange équilibré, réciproque et volontaire » (77).

Cette édition se recommande par les fort abondantes annotations, où figurent les diverses variantes et corrections des éditions ultérieures, et où sont proposés divers rapprochements qui permettent d'avoir une vue précise de l'intertextualité, si riche au XVI^e siècle ; l'éditrice s'attache aussi à résoudre les quelques difficultés que présentent le lexique et la syntaxe, à éclairer les diverses allusions, et, à l'occasion, elle propose des commentaires fort détaillés, par exemple pour les pièces VII (123), LIV (162), LXIV (172).

Il serait bien injuste de lui reprocher trop de subtilité ! Il me semble cependant que l'éditrice a parfois tendance à compliquer un peu une lecture qui d'abord semble ne souffrir d'aucune ambiguïté ; ainsi à propos de la pièce II (118), « La nuict estoit pour moy si tresobscure... », commentant les vers 9 et 10, « Que commençay louer à voix haultaine / Celuy qui fait pour moy ce Jour au Monde », elle estime que le choix de l'adjectif *haultaine* marque « un transfert de voix » (de Scève à Pernette) « qui confère au sujet poétique sa légitimité » (118) : certes, mais ne peut-on dire simplement que « à voix haultaine » signifie seulement ici « à haute voix » ? La pièce suivante « Ce grand renom de ton meslé sçavoir » (119) semble à la scrupuleuse lectrice présenter une syntaxe peu claire aux vers 5–6 :

Peu de sçavoir, que tu fais grand nuisance
A mon esprit, qui n'a la promptitude
De mercier les Cieulx...

Les pratiques éditoriales du XVI^e siècle ne distinguent pas systématiquement *a* et *à* (ni *ou* et *où*), mais il convient évidemment ici de comprendre que l'ignorance de Pernette, son peu de savoir, nuit *à* son esprit. Dans la pièce XVIII (130) :

Que d'avoir mal pour chose si louable,
Comme à chacun son grand contentement,
Tout bon esprit (tant soit peu raisonnable)

Le pourra croire...

peut-on hésiter à voir dans le vers 2 la préposition *à* plutôt que le verbe *avoir* ? Sans doute pas, le vers 2 se bornant à gloser le vers 1 : « chose si louable, comme l'est pour chacun son grand contentement ». Et lorsque Pernette déclare dans la pièce xvii (129) que la vertu de l'amant, « Plus que beauté », l'incite à aimer, faut-il vraiment voir dans cette déclaration « une distorsion du modèle pétrarquiste » ? N'est-ce point plus simplement — plus malicieusement aussi — une allusion, sinon à la laideur du poète, si peu « gracieux », du moins à son aspect austère, à la solennelle gravité de celui qui lui semble « haultement en ses escriptz divins, / Comme de nom, severe » ? Pernette ne craindra pas d'ailleurs, au cours d'un éloge ambigu du maître, de railler spirituellement cette vertu austère, trop austère à son goût :

Combien de fois ay je en moy souhaicté
Me rencontrer sur la chaleur d'esté
Tout au plus pres de la clere fontaine,
Où mon desir avec cil se pourmaine,
Qui exercite en sa philosophie
Son gent esprit, duquel tant je me fie,
Que ne craindrois, sans aucune maignie,
De me trouver seule en sa compagnie :
Que dy je seule ? ains bien accompagnée
D'honnesteté, que Vertu a gaignée
A Apollo, Muses, et Nymphes maintes,
Ne s'adonnant qu'à toutes oeuvres saintes.
Là quand j'auerois bien au long veu son cours,
Je le lairrais faire appart ses discours... (p. 153–154)

Il est exact que le dernier vers de la pièce xxvi (135–36) présente apparemment quelque indécision :

Toustefois tel passetemps
Me donne encor confiance,
Qu'un jour je verray le temps,
Que cil fera la vengeance
Du mal, qu'il m'a faict de soy
Au bien, ou je me deçoy

On peut certes lire ici soit *ou* soit *où*, mais il me semble que l'hésitation n'a pas lieu d'être, et que la deuxième lecture s'impose : pour celle qui se dit à l'ouverture du poème « Deceue de l'esperance », le bien tant espéré — la jouissance, « le grand plaisir », « le grand désir du plaisir admirable » célébrés dans les épigrammes xii,

XIII, XIV — n'est-il pas en effet toujours source de déception et d'erreur ? Brouilles que tout cela ! Si l'on se laisse aller à ces petites observations de détail, c'est que E. Rajchenbach semble nous y inviter, en sollicitant nos remarques ; ses annotations se recommandent par leur précision, par leur justesse, et il faut l'en féliciter sans réserves.

Elle a eu l'excellente idée de fournir un copieux ensemble d'annexes qui permettent d'avoir une idée précise de l'intertextualité des *Rymes* : on trouvera ainsi, commodément rassemblés, des textes souvent peu accessibles, ceux de Jean Lemaire de Belges (Annexes II et VI), Marot et Saint-Gelais (III et VIII), Pierre Sandrin (IV), François I^{er} (V), Jean Salmon Macrin (IX, traduction latine de l'*Adonis* du pseudo-Théocrite, avec la traduction française due à P. Galand-Hallyn), ainsi que la traduction (due à H. Charbagi) des deux Epigrammes italiennes de Pernette, « *Vidi d'intorno del Parnaso fonte...* », et « *Colpa ne sei, Amor...* ». Et l'éditrice a également bien fait de reproduire les « mises en musique » de certains poèmes, avec une brève notice sur les compositeurs et les partitions (Annexes XII–XVI), qui nous rappellent que la poésie est aussi un chant, et que la Muse de la Musique est la fidèle compagne du dieu de la Poésie.

L'écriture amoureuse de Pernette du Guillet, qui soutient si finement ce que Marie de Gournay appellera « la cause des femmes », et se plaît à renverser les codes masculins régissant à la fois Eros et son expression, offre le délicat plaisir de rencontrer une ingénue libertine, à la feinte naïveté. Aussi éloigné des spéculations hautaines que de l'élégant badinage, ce discours subtil inscrit décisivement la relation sentimentale dans la loi archaïque de l'échange, « donnant donnant », et propose un nouveau contrat amoureux, cependant que la prétendue débitrice, tout en apurant sa dette, ose se présenter en créancière, réclamant son dû... Voici un précieux volume dont il convient de recommander la lecture à tous ceux qui s'intéressent à l'émergence de la parole féminine.

GISÈLE MATHIEU-CASTELLANI, *Université Paris 7-Denis Diderot*

Les Paraphrases bibliques aux XVI^e et XVII^e siècles

Actes du Colloque de Bordeaux des 22, 23 et 24 septembre 2004, textes réunis par Véronique Ferrer et Anne Mantero, introduction par Michel Jeanneret. Travaux d'Humanisme et Renaissance 415, Genève : Droz, 2006. 492 p.

Titre prometteur et ambitieux pour un sujet assurément fécond ! Il ne fallait pas moins de vingt-trois contributions pour nourrir le goût et satisfaire le désir de